

*Les yeux
grands ouverts*

Gérard Alle - Caroline Troin

*Les yeux
grands ouverts*

*Douarnenez,
40 ans de cinéma et de diversité*

**LOCUS
SOLUS**

Avant-propos

un port d'attache pour les minorités

1978. Cette année-là, l'armée israélienne envahissait le Sud-Liban, la Légion sautait sur Kolwezi, Bob Denard le mercenaire provoquait un coup d'État aux Comores, Aldo Moro était assassiné par les Brigades rouges, Sadate et Begin allaient signer les accords de Camp David, et les *boat people* vietnamiens allaient émouvoir le monde. L'opération Condor, visant à éliminer les opposants aux dictatures en Amérique latine, battait son plein. Les Khmers



Affrontements lors du tournage du film Plogoff, des pierres contre des fusils.

rouges massacraient au Cambodge, la démocratie renaissait en Espagne. L'ETA, l'Ira et l'OLP optaient pour la lutte armée. On enterrait le pape Paul VI, Claude François et Jacques Brel...

En Bretagne, 1978, c'est l'année de la marée noire de l'*Amoco Cadiz*, celle de la naissance des écoles Diwan, de l'attentat du château de Versailles revendiqué par le FLB (Front de libération de la Bretagne). C'est aussi l'année où le site de Plogoff est choisi pour y implanter une centrale nucléaire et celle où l'on se mobilise contre le projet de camp militaire de Ti Voujeret, près de Châteaulin, sur lequel sera implantée une école de gendarmerie. En 1976, un jeune militant, Yann-Kel Kernaleguen, a trouvé la mort avec sa bombe, sur le chantier, alors qu'il s'apprêtait à y commettre un attentat.

CONVERGENCE DES LUTTES

En cette fin des années soixante-dix, toute une jeunesse bretonne affirme sa volonté d'en finir avec le « complexe du plouc » qui a tant pesé sur les générations précédentes. Dans le sillage de la grève du Joint français, en 1972, à Saint-Brieuc, les revendications sociales, environnementales, antimilitaristes et identitaires sont vécues comme faisant partie d'un seul et même combat pour changer le monde. C'est aussi en 1972 qu'Alan Stivell a triomphé à l'Olympia, entraînant dans la foulée un engouement considérable pour la culture bretonne, avant de servir d'exemple pour la renaissance de nombreuses cultures populaires, un peu partout en Europe. Leur désir d'émancipation n'empêche pas les Bretons de regarder ce qui se passe ailleurs. Beaucoup lisent alors *Comment peut-on être breton ?* de Morvan Lebesque, mais aussi *Portrait du colonisé*, d'Albert Memmi. Au Québec, le PQ, le Parti québécois qui prône la souveraineté, vient de gagner les élections. La notion de minorité nationale est en vogue, et le désir de liberté va de pair avec le besoin d'ouverture d'une Bretagne qui s'est sentie trop longtemps enclavée et méprisée. L'idée d'échanger avec d'autres peuples, eux-mêmes minoritaires à l'intérieur d'un État, s'impose comme une alternative à l'impérialisme des cultures dominantes.

C'est dans ce contexte qu'à Douarnenez, une vingtaine de cinéphiles, militants de l'éducation populaire, décident d'organiser un festival de cinéma dédié aux minorités nationales avec, dès le départ, cette double vocation qui reste toujours d'actualité, quarante ans après : d'une part, faire découvrir le ou les peuples invités, à travers leur cinématographie, et d'autre part, offrir un panorama de la production bretonne. L'équipe fondatrice peut déjà compter sur Erwan Moalic, alors animateur socio-culturel et projectionniste, qui sera longtemps directeur du festival, seul ou en binôme. On y retrouve Marc Ruscart (directeur de la MJC de Douarnenez), Paul Guyard (directeur et propriétaire du cinéma Le Club), ainsi que le collectif « cinéma » de la MJC. Ce dernier, fréquenté notamment par Yves Jardin, Jean-Hervé Le Guellec, Anig Streiff, Andrea Ar Gouilh, Marie-Thérèse Pichon, Jean-Michel Le Boulanger et Pierre Péron, a relancé un ciné-club en 1975, organisant dans une salle qui n'est pas chauffée, des « Nuits blanches » qui

réunissaient pourtant une cinquantaine de spectateurs, dont le poète Georges Perros.

UNE FAÇON DE REGARDER LE MONDE, UNE PHILOSOPHIE DU VIVRE ENSEMBLE

Un premier festival voit donc le jour en 1978, avec le peuple québécois, invité par son *alter ego*, le peuple breton. Le succès est tel que l'aventure se poursuit en 1979 avec les Amérindiens. Le concept d'un festival dédié aux minorités et ouvert au débat est sur les rails. Son premier nom : Festival des minorités nationales. Il deviendra Festival de Cinéma de Douarnenez en 1989. Ce changement de nom s'accompagne de la création d'une association, indépendante de la MJC, avec pour premier président Patrick Marziale. Il correspond aussi, de la part des organisateurs, à une prise de distance : distinguer l'affirmation d'une identité des dérives nationalistes excluantes est devenu une préoccupation essentielle, qui ne fera que s'amplifier après l'éclatement de la Yougoslavie.

La place de la Bretagne et de sa production audiovisuelle ne s'est pas démentie au fil du temps. D'abord cantonnée à la journée bretonne du vendredi,



L'équipe du ciné-club de la MJC organisatrice du festival, en 1980. De gauche à droite : Yves Jardin, Jean-Michel Le Boulanger, Paul Guyard, Marc Ruscart, Max Relouzat, Marie-Thérèse Pichon, Erwan Moalic.

celle-ci est depuis les années 1990 l'objet d'une diffusion tout au long de la semaine. Il est vrai qu'après avoir connu des hauts et des bas, la filmographie bretonne s'est considérablement étoffée. Singulièrement dans deux secteurs : le film documentaire et le cinéma d'animation. Le Festival de Douarnenez est devenu et demeure la seule vitrine de l'ensemble du cinéma et de l'audiovisuel breton. Et si la fiction, malgré quelques belles réussites,

reste en retrait, le festival n'a de cesse d'encourager son émergence. Il faut signaler le rôle majeur joué par l'association sœur Daoulagad Breizh, créée en 1983, dont Erwan Moalic a pris la direction, rejoint en 2008 par Elen Rubin. Co-organisatrice de cette sélection au sein du festival, baptisée Grand Cru Bretagne, elle soutient aussi la création et la diffusion des films en langue bretonne au cours de l'année.

À partir de 1999, le stage « Désir de film », co-organisé avec l'Arbre (Association des réalisateurs de Bretagne) et Film en Bretagne, offre aux réalisateurs bretons la possibilité de rencontrer un réalisateur invité, comme ce fut le cas avec Charles Najman, Rithy Panh, Christophe de Ponfilly, Jean-Michel Carré, ou Leonard Retel Helmrich.

Pour durer, le festival s'est adapté à l'évolution de la société, de ses préoccupations politiques et sociales, en évitant deux écueils : devenir élitiste et confidentiel, ou changer de ligne pour plaire au plus grand nombre.

Pour ne pas tourner définitivement la page d'une édition riche en émotions et en rencontres vers la suivante, la section Grande Tribu a été créée, permettant de montrer l'évolution de la production chez les peuples jadis invités.

Le catalogue du festival est un document essentiel, qui aide à comprendre les enjeux de chaque édition et les choix subjectifs opérés par les organisateurs, à la suite de leur voyage de préparation. Ces voyages participent à la



Dances aborigènes, festival 1991.

construction de cette subjectivité, alors que certains festivals « provinciaux » font appel à des agences spécialisées qui organisent tout depuis Paris. Ils permettent aussi la découverte de films rares, censurés, ou oubliés. Ainsi, en 2003, au Kurdistan turc, des réalisateurs glissent sous la table des copies de films censurés. Ainsi, en Australie, les organisateurs découvrent que les Aborigènes, quasiment invisibles au cinéma, ont monté des stations de télévision, et entendent produire leurs propres créations. Ainsi, à Sarajevo, ils visionnent le chef-d'œuvre de Bato Ćengić, *Les Enfants d'après* et convainquent le réalisateur de venir à Douarnenez. Ainsi, à Los Angeles, ils invitent un patron de restaurant mexicain à venir raconter son histoire de migrant et à transmettre son savoir-faire au restaurant du festival.

AUX ANTIPODES DU CINÉMA « PAILLETES »

Le festival n'a jamais cherché à bâtir une édition sur une opportunité médiatique ou financière (année labellisée ceci ou cela), ce qui ne l'a pas empêché de coller parfois de façon brûlante à l'actualité (événements de Tien an Men en juin 1989, l'année de l'édition consacrée à la Chine et au Tibet ; occupation de l'église Saint-Bernard en 1996 par les sans-papiers, évacuée lors de l'édition consacrée aux Communautés immigrées ; tentative de coup d'État en 2016 l'année des peuples de Turquie...). Comme le dit Caroline Troin, qui fut codirectrice durant vingt ans : « On se retrouve en phase avec l'actualité, parce qu'on est en veille constante, à l'affût de ce qui se passe. Lorsque sont survenus les événements de Saint-Bernard, nous étions en train de travailler sur cette problématique depuis deux ans, déjà. »

Les affiches, confiées chaque année à un artiste, expriment la même subjectivité, lorsqu'elles détournent un cliché, lié à une culture, afin de provoquer le festivalier, de l'aider à dépasser ses préjugés.

Depuis 2009, le festival est devenu un lieu de rencontre incontournable pour la communauté sourde, rejointe en 2012 par les LGBTQI, et notamment les Intersexes. Sourds et Intersexes, deux minorités terriblement opprimées, qui ont trouvé leur place à Douarnenez, auprès des minorités culturelles. Pour les Sourds, le festival est un laboratoire à ciel ouvert de ce que devrait être leur intégration dans la société. Pour les Intersexes, le festival restera à jamais comme le point de départ d'une prise de conscience internationale.

Des mouvements militants ont pris leur envol ici. Ainsi, les Berbères y ont donné naissance, en 1994, au Congrès International Amazigh. Ainsi, en 1990, une section de France-Palestine, toujours active, a vu le jour et Douarnenez s'est jumelée avec le camp palestinien de Rashidiyé au Liban. Chaque année, un village des associations permet aux militants de rencontrer des sympathisants et de creuser leur sillon.

Des personnalités importantes ont partagé la table des festivaliers sur la place du festival, comme Rigoberta Menchù ou John Hume, futurs Prix Nobel de la paix, Danielle Mitterrand, engagée dans la cause kurde, Jane

Birkin, pour la Birmane emprisonnée Aung San Suu Kyi, ou Stéphane Hessel, qui allait secouer la jeunesse avec son manifeste *Indignez-vous*. Des dialogues se sont noués ici, entre protagonistes catholiques et protestants du conflit irlandais, entre Palestiniens et Israéliens, entre Sourds et Intersexes, également victimes de mutilations inacceptables. Des invités du festival, séduits par Douarnenez, ont décidé d'y poser leur sac, dont un archiviste australien, des réfugiés chiliens, une conteuse écossaise, une cantatrice galloise, un écrivain bosniaque, un cuisinier hollandais, un artiste kabyle...

« L'identité d'une communauté doit courir le risque du monde. »

Édouard Glissant

Fidèle à l'esprit qui a présidé à sa création, ce festival reste unique en son genre. Aux antipodes du cinéma « paillettes » et du vedettariat, Douarnenez défend un cinéma de la découverte et de la diversité. La volonté de donner la parole à des cultures, à des peuples minorisés, y rencontre l'excellence cinématographique.

Cette manifestation s'est affirmée au fil des ans comme une grande célébration de l'altérité, de la solidarité, dans une Bretagne qui s'interroge et interroge les luttes comme l'avenir du monde. Le Festival de cinéma de Douarnenez n'est pas un donneur de leçons mais un poseur de questions. Il suggère de basculer le regard, de regarder le monde avec d'autres yeux. Il bouscule nos préjugés. Chaque année, le festivalier en repart en « ayant



Longtemps, la petite place du Bicentenaire (ici en 1996) a accueilli les festivaliers.

rechargé les batteries », avec un regard sur le monde qui s'est modifié... et en se posant sans doute encore plus de questions qu'il ne s'en posait en arrivant.

300 BÉNÉVOLES SUR L'AGORA DU « TOUT-MONDE »

Et puis, le Festival de cinéma de Douarnenez reste une fête à nulle autre pareille, un incroyable lieu de brassage et de rencontres, et l'on ne compte plus le nombre d'amitiés et d'amours qui lui doivent d'avoir vu le jour. « Pareil tour du monde, des déserts de glace au bush australien, aucun navigateur au long cours, de Douarnenez ou d'ailleurs, n'aurait osé en rêver », pouvait-on lire dans le journal *La Croix*, en 1994.

Les invités, réalisateurs, écrivains, chercheurs, musiciens ou militants dorment chez l'habitant. Des liens se nouent. Sur la place du festival, ils échangent avec les journalistes, les professionnels, mais aussi avec les anonymes. Les enfants des festivaliers participent à des ateliers liés à la culture invitée, assistent à des séances taillées sur mesure. Les débats de 18 heures sont bondés, et permettent d'éclaircir les problèmes soulevés par les films. C'est aussi le cas des palabres de la MJC, petit-déjeuner à la clé, très courus malgré les heures tardives auxquelles certains se couchent. Les expositions photographiques complètent avec bonheur le tableau. Et la librairie du festival permet d'emporter de quoi nourrir sa curiosité.

Oui, le festival est avant tout une fête, avec son restaurant « ethnique », dressé chaque soir, son bar à vins du monde entier, ses concerts, son bar à bières dont le bénéfice est partagé avec les écoles Diwan, d'immersion en langue bretonne. Certains clients sont même soupçonnés d'avoir assisté à la majorité des éditions sans avoir mis les pieds au cinéma ! C'est aussi l'un des rares endroits où l'on entend la jeunesse parler breton, tout au long de la semaine. Une fête, aussi, parce que le Festival de cinéma de Douarnenez ne s'adresse pas qu'à des cinéphiles. Un credo affirmé dès la première année, par ses fondateurs. Avec cet aspect éducation à l'image, auquel il est resté fidèle. Gilbert Le Guillou fut, en tant que directeur de la MJC dans les années 1980, co-organisateur de la manifestation. Il définit ainsi « la potion magique que seuls les Douarnenistes détiennent et dont ils gardent le secret » : « De la volonté, de l'enthousiasme, de l'imagination, de l'engagement, des convictions, de la solidarité, de la fraternité, un zeste d'utopie, et une pincée de rire. »

Aujourd'hui, aux cinq salariés permanents, renforcés par des stagiaires et des techniciens durant la période du festival, s'ajoutent les quelque 300 bénévoles, de 16 à 90 ans. Beaucoup prennent chaque année une semaine sur leurs congés pour s'y investir. Leur diversité reflète la continuité de leur engagement, de génération en génération, mais aussi leurs différentes origines sociales, géographiques, culturelles. Les plus jeunes le clament souvent, comme Claude Le Gouill, administrateur du festival devenu sociologue spécialisé dans les communautés autochtones de Bolivie : « Je suis un enfant du festival ! »

un festival unique en son genre

Fin août 2017, le Festival de cinéma de Douarnenez faisait son quarantième anniversaire. Pour tous ceux qui ont présidé à sa création, à son évolution, à son développement, bénévoles, administrateurs, festivaliers, salariés, comme pour ceux qui le découvrent se pose la question de la transmission. Transmission de savoir-faire. Transmission de valeurs. Transmission de la mémoire des rencontres humaines et des moments forts. Transmission d'œuvres cinématographiques. Transmission de cultures et de luttes. Partout sur la planète, hommes et femmes sont confrontés à diverses oppressions auxquelles ils font face avec les mêmes désirs de liberté, les mêmes frustrations, aussi. Chacun répond en fonction de sa culture et en fonction de la situation politique qu'il doit affronter. Filmer devient alors, pour certaines communautés humaines, une façon de rester debout et de s'imaginer un avenir. Le festival de cinéma de Douarnenez est devenu leur agora.

PETITE HISTOIRE DU CINÉMA À DOUARNENEZ

Douarnenez attire les artistes. Les peintres, surtout, mais aussi les écrivains de renom se sont succédés pour célébrer la beauté de la baie ou le courage des marins. Picasso, Matisse, Gauguin, Perros, Max Jacob, Prévert, De Heredia, pour n'en citer que quelques-uns. Les forains furent les premiers à faire découvrir la fameuse « lanterne magique », lors des fêtes de la saint Michel, au point qu'on continue de nommer ainsi les nomades, en breton : Termaji. En 1900, Douarnenez accueillait le Royal Cosmograph, qui présentait

« La vérité est toujours une minorité et la minorité est toujours plus forte que la majorité. Parce qu'en règle générale, la minorité consiste en ceux qui ont vraiment une opinion. D'autre part, le pouvoir de la majorité est trompeur et repose sur les races qui n'ont aucune vision. Lorsque la force de la minorité est prouvée, ces personnes adoptent la vision d'une minorité... et alors la vérité passe dans une nouvelle minorité. »

Soren Kierkegaard

« la primeur de vues prises sur les derniers événements de la guerre du Transvaal ». Des salles ouvraient à Douarnenez : le Pathé Cinéma, qui deviendra le Molière, puis le Rex (aujourd'hui le K), le Brocard, qui deviendra le Celtic, puis l'Armorique (aujourd'hui Le Club), et la Salle de Venise, qui va devenir l'Apollo Cinéma sous la direction des Bénévent, une famille de saltimbanques dont le fils sera célèbre sous son nom d'acteur : Noël Roquevert. Le cinéma parlant allait tout bouleverser, avec *Le Chanteur de jazz* qui fit scandale, mettant à mal la supériorité supposée

de la race blanche. Dès le début, deux formes de cinémas s'imposèrent et parfois s'opposèrent : celui qui amuse, distrait, fait pleurer ou fait rêver, et celui qui informe, questionne, ou cherche à modifier chez le spectateur sa vision du monde. Au mélodrame à l'écran répondait parfois le drame dans la salle elle-même. Les premiers cinémas furent victimes d'incendies, parfois mortels, dus à l'inflammabilité de la pellicule. Le 23 mars 1930, le

Brocard est la proie des flammes et le projectionniste, M. Henri Ropars, crie aux spectateurs : « Ne vous affolez pas. Ce n'est rien »... avant de périr, prisonnier de sa cabine. Restauré, le Brocard accueillait le 10 août 1931 son premier film parlant, *L'Afrique nous parle*. Témoin des débuts du cinéma à Douarnenez et fidèle du festival, Mme Amélie Le Pors, d'une famille de sept enfants, avec un père marin-pêcheur qui ne savait ni lire ni écrire, racontera dans *Mémoire de la Ville* combien cette activité était très populaire : « Le cinéma, c'était la sortie. Il n'y avait pas autre chose... Les marins-pêcheurs constituaient, avec les enfants, la plus grosse partie du public. Les uns se croyaient en mer, les autres criaient, c'était la tempête ! Tous se levaient face à l'écran pour prévenir le héros que le bandit arrivait derrière lui... Pour mettre de l'ordre, M. Bénévent allait et venait, la badine à la main. Mais il n'y avait rien à faire, la salle hurlait et couvrait le piano que tenait Mme Bénévent. » Le cinéma était aussi un lieu de rencontre pour la jeunesse. Noël Roquevert affirmait ainsi avoir trouvé quarante trois élastiques de dessous féminins, en faisant le ménage après une séance, dans la salle de ses parents.

En 1929, l'abbé Le Goff créait le Beau Cinéma, dans les locaux du patronage de la Stella Maris. Inquiète du succès du 7^e art, des idées nouvelles qu'il véhiculait et des mœurs dissolues que le cinématographe était censé encourager, l'Église décida de défendre sa propre vision de la chose, en associant projections, débats et défense de ses préceptes moraux, notamment par l'entremise du journal paroissial, *L'Écho de Douarnenez*. L'activité ciné-patro cessera en 1934, victime de la concurrence après l'ouverture d'une quatrième salle privée, le Breiz Izel, 630 places (à l'emplacement de l'actuel Carrefour City). Il est vrai que quatre cinémas et une salle de spectacle, pour une ville qui compte alors 12 000 habitants, ça peut sembler beaucoup. Pourtant, les salles étaient archi-combles, les files d'attente interminables. Dès la première séance du Breiz Izel, on trouvait aux entrées Mme Jéquel, dont la fille, puis la petite-fille, Françoise Join, seront également ouvreuses. Madame Join a fini sa carrière en 1988, comme caissière du Club, puis bénévolement, au festival de cinéma. Elle est décédée en 2016. Sous l'impulsion d'instituteurs, les ciné-clubs laïques ont également joué un rôle important pour des générations de cinéphiles douarnenistes, avec des films projetés au-dessus des ateliers municipaux, devant des salles combles. On commençait par un « Charlot », avant un documentaire ou une fiction comme *Croc-Blanc* ou *Le Bossu*. Des habitués de ces ciné-clubs seront à l'origine de la naissance du festival de cinéma.

Les premiers films « bretons » furent ethnographiques ou folkloriques. Dès le début du XX^e siècle, la Bretagne maritime est à l'honneur, avec des courts-métrages intitulés *La Pêche à la sardine*, *La Baignade en mer*, ou *La Fille du sonneur*. En 1926, on tournait un premier long-métrage à Douarnenez : *Les Fiançailles rouges*, de Roger Lion. Un flop. Les premiers films de fiction réussis seront ceux de Jean Epstein sur les îles, dont *Finis Terrae*, en 1929, que l'on découvrira bien plus tard. Douarnenez attire les réalisateurs, même si c'est à un degré moindre que sa voisine Locronan, dont les vieilles pierres

ont accueilli de nombreux tournages, de *Chouans !* de Philippe de Broca à *Tess* de Polanski, ou *Un long dimanche de fiançailles* de Jean-Pierre Jeunet. Entre deux prises, les stars apprécient de se promener *incognito* à Douarnenez, sur le Port-Rhu ou sur le site des Plomarc'h, d'y boire l'apéritif ou d'y déguster des crêpes. Les Douarnenistes se souviennent d'avoir croisé Jean Marais, Brigitte Bardot, ou Jacques Prévert, qui logeait chez son ami Max Jacob, allée de Kerlien.

Dans les années cinquante, Jean Gabin passait ses vacances à Kerlouarnec, près du manoir du docteur Laënnec, l'inventeur du stéthoscope. Les Douarnenistes le croisaient souvent et le saluaient discrètement. Il choisira la baie de Douarnenez pour y faire disperser ses cendres, en 1976, sous l'œil d'Alain Delon et de la marine nationale au garde-à-vous.

En 1960, Anita Ekberg et Laurent Terzieff débarquaient à la gare de Douarnenez pour y tourner *Le Bois des amants*, de Claude Autant-Lara. En 1970, Léonard Keigel y tournait *Qui ?* avec Romy Schneider et Maurice Ronet. Parmi les décors : la pointe du Van et le manoir de Moëllien. Une réception fut organisée au Caveau de l'Hôtel de France, et Romy Schneider rendit visite à un technicien hospitalisé rue Monte-au-Ciel. En 1994, Jean Becker débarquait avec Gérard Depardieu et Vanessa Paradis, pour tourner *Élisa*, dont la scène du bal, tournée à la salle des fêtes, est restée dans la mémoire des deux cents figurants douarnenistes, dont Erwan Moalic, alors directeur du festival, en pompier de service. En 2013, c'est Catherine Deneuve qui vient tourner quelques scènes de *Elle s'en va*, d'Emmanuelle Bercot, et fume sa cigarette devant l'hôtel de France, sous les yeux de passants à peine étonnés.

Mais les métiers du cinéma, ça s'apprend ! Depuis 1984, le lycée Jean-Marie Le Bris, à Douarnenez, dispose d'une section cinéma qui initie nombre de futurs techniciens et réalisateurs. Après avoir tenté leur chance ailleurs, certains anciens élèves sont revenus habiter à Douarnenez. Tant et si bien qu'on trouve aujourd'hui, dans la ville, des représentants d'à peu près tous les métiers de l'audiovisuel et du cinéma : réalisation, production, montage, cadrage, distribution, etc. Réunis au sein d'un collectif, ces professionnels travaillent à la mutualisation de leurs savoir-faire, autour d'un pôle audiovisuel qui a vu le jour en 2018.

Cela tombe à pic, dans une région, la Bretagne, devenue l'un des principaux lieux de tournage de l'Hexagone, qui dispose d'une cinémathèque riche d'une collection unique de films d'amateurs, où le cinéma documentaire connaît un bel engouement, marqué par le nombre d'emprunts de DVD en médiathèque et le succès du Mois du film documentaire, co-organisé par Daoulagad Breizh.



Portraits de fondateurs

Erwan Moalic
Marc Ruscart

Marc Ruscart, Erwan Moalic et Paul Guyard.

erwan moalic

Originaire du Cap Sizun, Erwan Moalic est arrivé à Douarnenez en 1976. Son père, Clet Moalic, était un pionnier du cinéma scolaire, dans le Cap Sizun voisin. Il faisait du théâtre dans une troupe formée par Pierre-Jakez Helias et projetait des films en 16 mm, avant les représentations. Son fils se souvient de ces soirées, « où il fallait écarter les coiffes bigoudènes pour la projection. J'ai vécu ça. Il était donc assez naturel que je devienne cinéophile. »

« L'été, j'ai commencé à faire des remplacements à la MJC, comme animateur. Nous étions une vingtaine pour le secteur jeunesse. Il y avait là un terrain très favorable au cinéma, avec des gens comme Jean-Michel Le Boulanger, Anig Streiff et Marc Ruscart, qui dirigeait alors la MJC avec Pierre Péron. Un groupe est parti en voyage en URSS et en a ramené un film. Ils sont allés frapper à la porte de Paul Guyard, le directeur du Club, le seul qui disposait d'un projecteur 35 mm. Le Club s'est lancé, dans la foulée, dans une programmation art & essai, ce qui était une grande innovation pour un cinéma privé. La Maison des jeunes répondait aussi à un engouement naissant pour la culture bretonne, en organisant des cours de langue, de danse, un travail de collectage, des manifestations artistiques. C'était le siège de toutes les réunions, un foyer bouillant de contestation et de créativité. Un bar y était ouvert, où chaque soir les marins de retour de pêche côtoyaient les militants politiques et culturels. C'est dans ce contexte que le Festival des minorités nationales a été créé, en 1978, organisé par le collectif cinéma MJC-Le Club, présidé par Anig Streiff, aujourd'hui à la tête de l'association Toile d'essai qui gère le même cinéma.

« 1978 était une sacrée année, avec la lutte contre le camp militaire de Ti Vougeret et le projet de centrale nucléaire à Plogoff, plus la marée noire de l'Amoco-Cadiz. Le cinéma nous semblait une évidence, pour parler des problèmes sociaux, d'écologie ou d'identité culturelle. En ce sens, le collectif Bretagne Images et Son a été très moteur. Pour les réalisateurs bretons,

l'urgence était telle que certains n'hésitaient pas à emprunter à des amis, à vendre des biens, à hypothéquer leur maison pour faire des films.

« Dès le début, il s'est agi d'associer un peuple – le peuple québécois – au peuple breton. Le succès de cette première édition a dépassé nos espérances, avec plus de 4 000 spectateurs, alors que nous en attendions au mieux 1 500. Du coup, nous nous sommes lancés dans l'organisation d'une seconde édition. Elle nous donnera l'occasion – jonction des luttes inattendue – d'emmener des Indiens à Plogoff, participer aux manifestations contre la centrale. Mais au départ, nous n'avions pas pensé créer un festival pérenne, encore moins, bien sûr, qu'on fêterait un jour son quarantième anniversaire.

« Ma crainte a pu être, à certains moments, que la place de la Bretagne devienne marginale. Un danger qui ne vient pas toujours de l'extérieur, d'ailleurs, mais parfois des gens de l'audiovisuel breton eux-mêmes, quand ils ne s'intéressent pas assez à ce qui se passe sur le territoire où ils vivent. Le risque de l'exotisme guette aussi les festivaliers : se sentir solidaire d'une lutte à l'autre bout du monde et se désintéresser d'une lutte semblable à côté de chez eux. Dans les années 1980, des décideurs et des journalistes ont commencé à nous traiter de "ringards". La gauche étant au pouvoir, certains croyaient que tous les problèmes de la société allaient se résoudre. Et puis, on nous disait que la question des minorités était dépassée, qu'on en avait fait le tour et qu'il allait falloir changer de centre d'intérêt. Quarante ans après, on voit bien que cela reste un sujet pertinent et inépuisable.

« Les bénévoles étaient très impliqués dans les décisions et l'accompagnement des invités. Il y avait cette volonté très forte de leur faire découvrir la Bretagne et la culture bretonne. Pour choisir le prochain peuple invité, les membres du conseil d'administration arrivaient avec des dossiers sur lesquels ils avaient parfois bossé pendant des mois ! La professionnalisation de l'organisation et l'évolution du bénévolat ont pu créer une distance, moins d'engagement, moins de contributions aux choix de programmation. Avec la nouvelle génération de bénévoles, aujourd'hui, assoiffée d'information, avec les jeunes bretonnants, très présents sur la place, on observe un retour vers les salles et une prise de conscience du fait minoritaire. Ces jeunes s'aperçoivent que certains pans de l'histoire leur échappent, et que le cinéma, lorsqu'il est partagé dans une salle et objet de débats, reste irremplaçable.

« Il faut que le festival conserve une taille humaine. On voit bien que lorsqu'on en fait de trop, quand les propositions sont trop diverses, les festivaliers se sentent perdus, abandonnés et frustrés. Il faut garder cette qualité des échanges entre les gens, qu'il n'y ait pas trop d'invités, non plus, mais qu'ils restent longtemps, qu'on ait le temps de les voir, les revoir, les reconnaître.

« En fait, pour moi, chaque édition a été un voyage. Un voyage à la rencontre du peuple invité, d'abord, en allant voir les gens chez eux pour tisser des

liens. Et pas simplement avec des réalisateurs ou des gens de cinéma. C'est aussi la particularité de ce festival, cette façon intuitive, subjective de se fabriquer à partir des rencontres, de l'humain. Un voyage dans une cinématographie, une culture, une façon d'être et de lutter. Un voyage qui vous change, vous fait regarder le monde autrement. Je pense à l'édition consacrée au Yiddishland, par exemple.

« Il est arrivé – rarement – que le festival délègue son organisation à des spécialistes. Ce fut le cas pour l'édition consacrée à l'Inde. Mais nous nous sommes sentis dépossédés de quelque chose. Comme dit Caroline Troin, avec qui j'ai organisé ce festival pendant vingt ans : "Même si ça prend plus de temps, de visionnage, d'échanges, de lecture, ce n'est pas du temps perdu. En fait, c'est un voyage que nous allons permettre aux festivaliers de faire à leur tour."

« Je me suis toujours intéressé de près au patrimoine cinématographique des peuples invités, ce qui m'a conduit à tisser des liens avec les cinémathèques et à exhumers des films emblématiques, parfois des chefs-d'œuvre peu connus. Lors d'une rencontre avec l'OLP, à Paris, à l'occasion de la préparation de l'édition sur la Palestine, on a même retrouvé les bobines d'un film de Godard dans une armoire métallique ! Ce fut aussi le cas avec le succès considérable rencontré au festival par *Finis Terrae* de Jean Epstein, chef-d'œuvre oublié du cinéma breton. Les films anciens nourrissent la connaissance d'un peuple. Et puis, la réflexion sur la fascination pour l'exotisme est constante. Ainsi, des Amérindiens ont présenté des westerns, afin de dénoncer certains clichés. Ainsi, *Crocodile Dundee*, présenté par des Aborigènes. Et cela touche parfois à notre propre culture. Ainsi, le film *Bécassine*, qui avait choqué les Bretons dans les années 1920, a été présenté restauré aux spectateurs bretons du XX^e siècle. En fait, tout cela participe à quelque chose qui nous a toujours tenu à cœur, une constante de l'esprit du festival : l'éducation à l'image. »

marc ruscart

« C'était le temps de l'utopie pour le meilleur, de la langue de bois pour le pire, certes parfois excusable dans une France pompidolienne où il fallait partir en Grande-Bretagne pour avorter, et où parler d'homosexualité et de plein d'autres choses n'allait pas de soi. S'il y avait des homosexuels dans notre petit groupe, et il y en avait bien sûr, jamais en 70 nous n'en aurions parlé, jamais non plus nous n'aurions imaginé qu'ils puissent être une minorité active, tout autant que les Inuits, et tellement plus proches... Ça bougeait, ça tanguait un peu partout et sans en avoir l'air, le monde se craquelait, l'espace européen s'ouvrait, le féminisme explosait, personne ne devinait la chute à venir du mur.

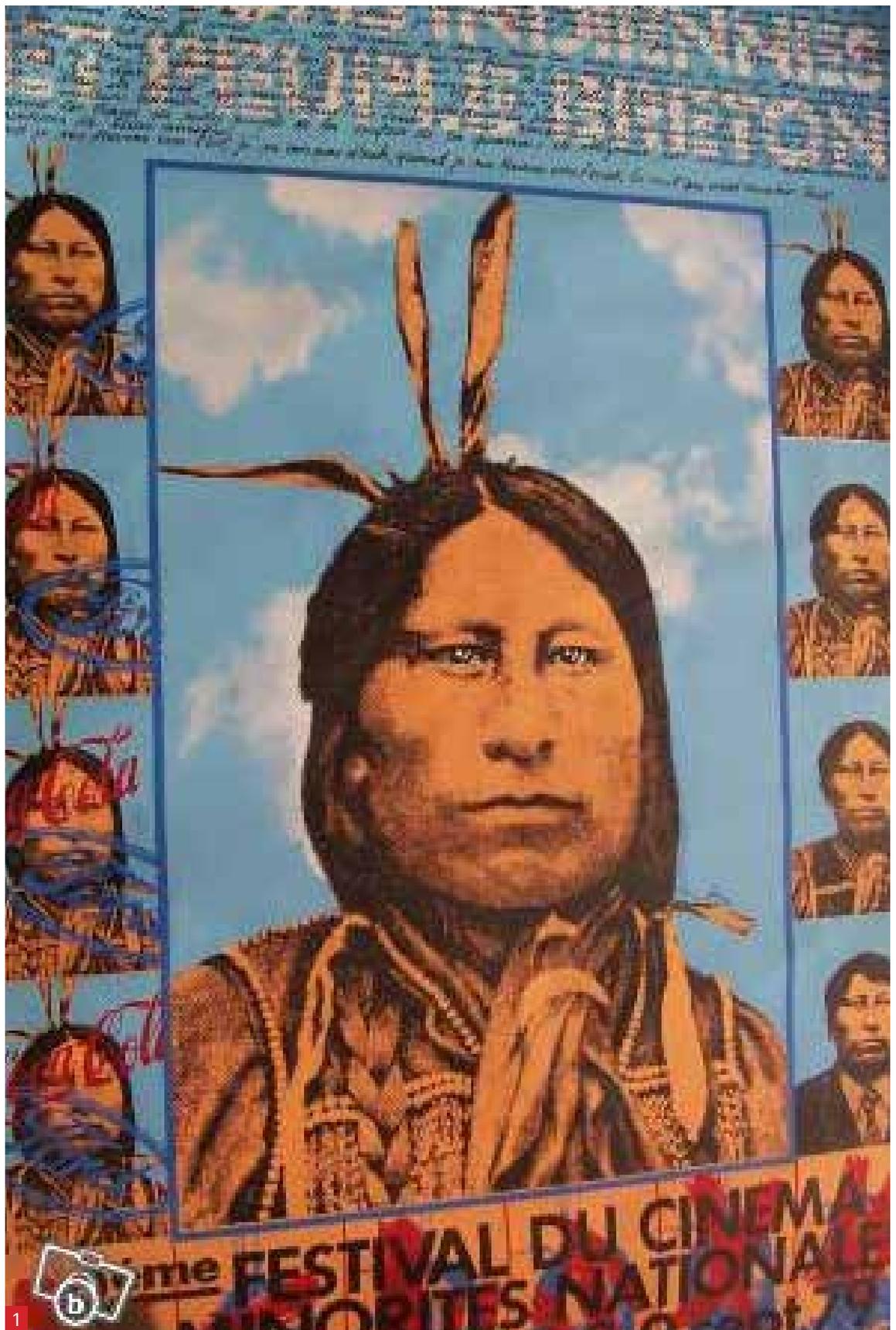
« À cette époque, on parlait d'autogestion, on préférait les grandes idées au concret. Le concret, on l'avait inconsciemment compris, c'était vieillir. Certains citaient même comme exemple – mais si, mais si – la Yougoslavie et quand une équipe de jeunes contestataires de la MJC revenait d'un voyage

à Moscou, certains avaient même cru y déceler des choses positives... Marx faisait la Une, nourrissait les discussions, nous pensions réellement, en tout cas au début, à l'époque des tous premiers festivals, "changer le monde". Bref, c'était il commence à y avoir longtemps, nous avions vingt ans, plein d'illusions, de bonheur, d'insouciance, le chômage n'existait quasiment pas, les guerres nationales et ethniques n'avaient pas, dans toute leur horreur, remplacé feu le communisme et ravagé des pays entiers au nom de pureté, d'identité et de racines profondes.

« Jeune directeur de Maison des Jeunes, un mouvement qui à cette époque – les années 1970 – affirmait haut des valeurs de contestation, mais commençait déjà à s'essouffler pour laisser la place à des activités plus traditionnelles (du judo à la peinture sur soie), j'étais cinéphile et, avec l'éloignement progressif et inéluctable de Mai 68, Godard semblait vouloir finalement mieux résister que Mao. Sans en avoir l'air, le cinéma et la musique prenaient doucement le pas sur les *meetings*... Soudain, la salle de cinéma et son voile blanc nous semblait plus attirante, magique, troublante que les salles de réunion et de prêches.

« Paul Guyard, directeur d'un des deux cinémas de Douarnenez, Le Club, d'une dizaine d'années plus âgé, et qui, sans regarder mal, bien au contraire, notre équipe de cinéphiles et activistes un peu "tout fous" de la MJC, a tout de suite saisi l'intérêt de l'union de nos différences. C'est ainsi, qu'après une simple réunion – nous étions une quinzaine, entassés dans une petite salle – les soirées d'art et essai sont nées, avec un croisement original des financements publics et privés.

« Nous avons lu un texte sans doute gauchisant de camarades occitans qui revendiquaient le terme novateur de minorité nationale. Ce terme un peu abscons, qui finalement évitait sans le vouloir la lourdeur, le poids de libération ou d'autonomie, a sans doute permis d'entrée de jeu de créer un appel d'air, d'étonner, de surprendre, de nous surprendre nous-mêmes ! »



me FESTIVAL DU CINEMA
MINORITES NATIONALES

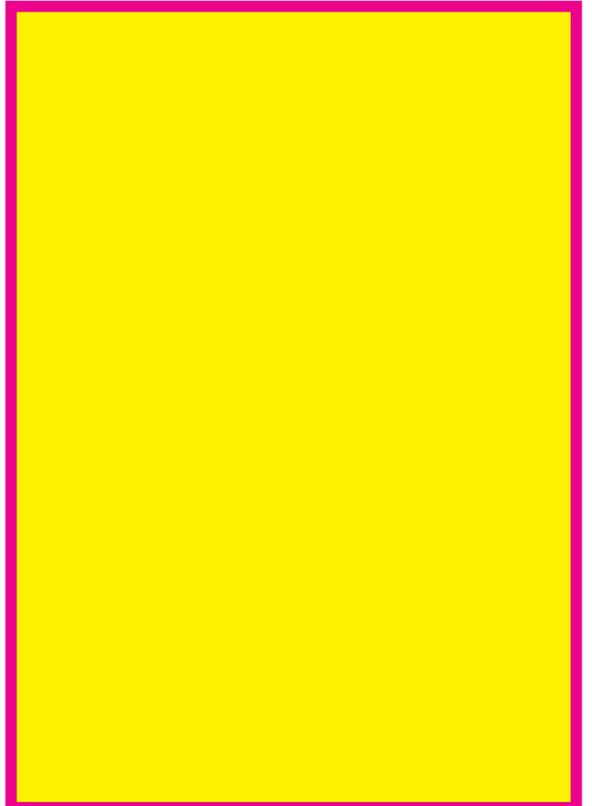






1980











6^e FESTIVAL DU CINÉMA DES MINORITÉS NATIONALES.

**PEUPLES
TSIGANES**

**PEUPLE
BRETON**

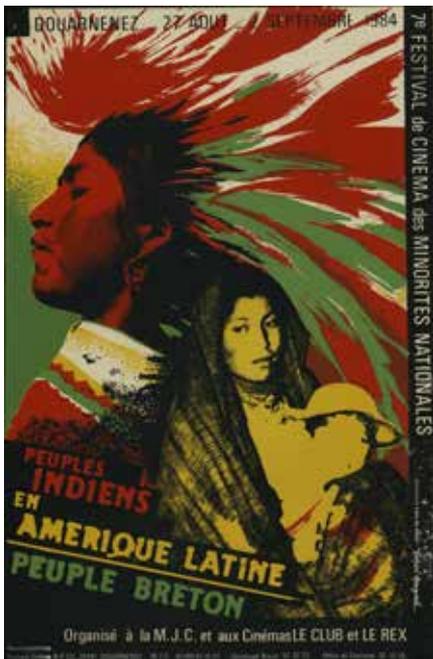
29 AOÛT
4 SEPTEMBRE 1983
DOUARNENEZ

Films Hongrois
Yougoslaves, Espagnols
Fratricides
Productions bretonnes
et Pays Celtiques
Sélection de Documentaires
Bretons

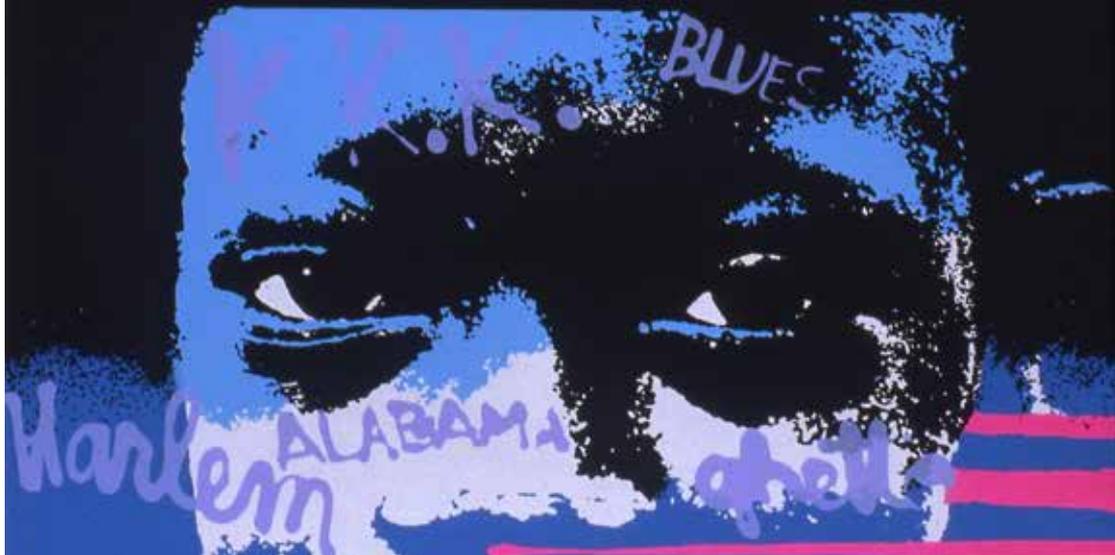
Exposition, débats
Pour tous renseignements
M.J.C. Douarnenez
16 980 92 10 07.
Cinema Le Clair
16 980 92 02 93.
Office de Tourisme
16 980 92 13 38.

ORGANISÉ A LA M.J.C., AUX CINÉMAS LE CLUB, LE REX.





DOUARNENEZ
26 AOUT
1ER SEPTEMBRE
1985



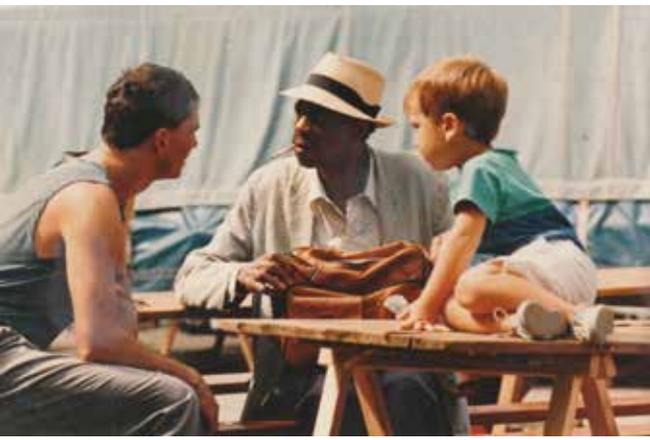
8^e FESTIVAL DE CINEMA
DES MINORITES NATIONALES

NOIRS AMERICAINS PEUPLE
BRETON

RENCONTRE ANNUELLE DU CINEMA BRETON
Films des Pays Celtiques / Expositions / Débats / Musique

Organisé par : DAOLAGAD BREIZH et la M. J. C. aux Cinémas LE CLUB et LE REN

FESTIVAL CINEMA B.P. 121 29100 DOUARNENEZ DAOLAGAD BREIZH (98) 02.97.23 M. J. C. 92.10.07 Office du Tourisme : 92.13.35



A FILM OF MELVIN VAN PEEBLES STARRING THE BLACK COMMUNITY

SWEET SWEETBACK'S BAADASSSSSS SONG



DEDICATED TO ALL THE BROTHERS AND SISTERS WHO HAVE HAD ENOUGH OF THE MAN



written, directed and produced by MELVIN VAN PEEBLES also produced by JERRY GROSS
starring MELVIN VAN PEEBLES HUBERT SCALES SIMON CHUCKSTER WEST GALE NIVA ROCHELLE
music by MELVIN VAN PEEBLES cinematography BOB MAXWELL edited by MELVIN VAN PEEBLES



9^e FESTIVAL DU CINÉMA DES MINORITÉS NATIONALES

PEUPLES CATALAN ET BRETON. 25-31 AOUT

RENCONTRE ANNUELLE DU CINÉMA DE BRETAGNE

DOUARNENEZ 1986

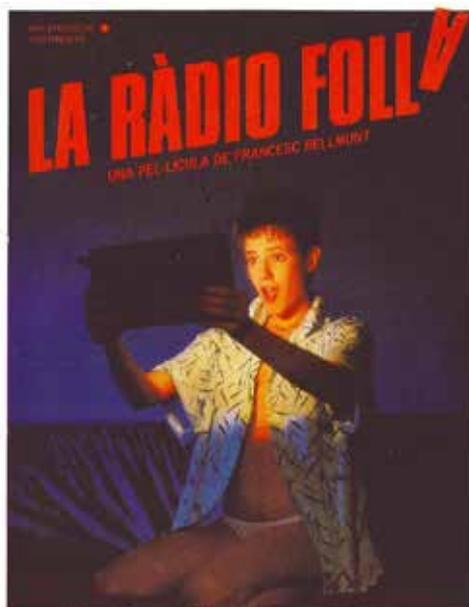


Sébastien Lejay

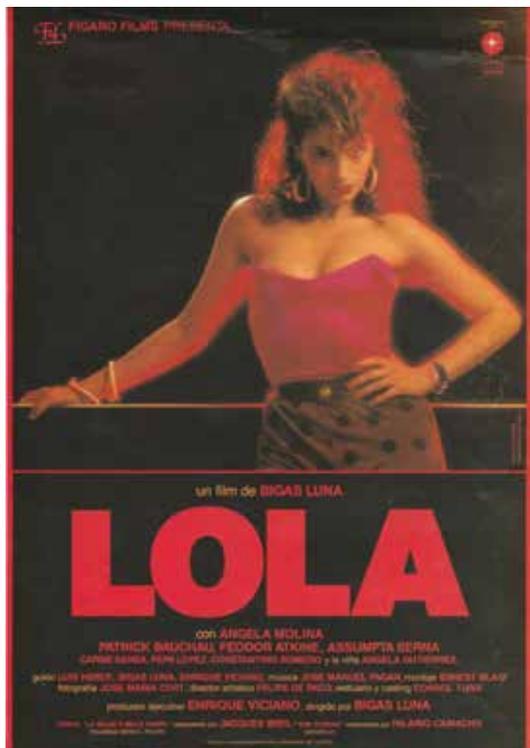


KAR 58 000

organisé par Daoulagad Breizh et la M.J.C. aux cinémas LE CLUB et LE REX
Festival de Cinéma B.P. 121 29100 DOUARNENEZ Daoulagad Breizh 98 92 97 23 / M.J.C. 98 92 10 07 Office du Tourisme 98 92 13 35



DENG BATIU, SILVIA SAGATE, PEP WUÑE, CAIRNE CONESA, CRISTIAN DÍOS,
 XUS ESTRUCH, CARLES CANUT, SUSANA SENTÍS, JOSÉ M^o CÀRRETE, PÈRE FONCE,
 ROSA M^o SARDÀ.
 Fotografia: HANS BURMANN. Productor: J. A. PEREZ GINES.







11^e FESTIVAL DU CINEMA
11 VET GOUEL SINEMA
DES MINORITES NATIONALES
AR MINORELEZHIOU BROADDEL



Peuple basque / Peuple breton
EUSKAL HERRIA POBL BREIZH

DOUARNENEZ 27 AOUT / 3 SEPTEMBRE 88

A VIZ EOST

A VIZ GWENGOLO

ORGANISE PAR M.J.C. DOUARNENEZ/98 92 10 07 & DAULAGAD BREIZH/98 92 97 23

